

renouveler la demande qu'il m'avait déjà faite, me demander ta main.

Claire se leva d'un bond.

—Ma main ? . . Me marier ? . . Jamais !

—Il le faut ! Pour toi, pour moi, pour le nom que nous portons, c'est nécessaire, maintenant. . .

Et il lui expliqua longuement les raisons que lui avait données Roustan et qu'il avait reconnues justes. Elle l'écouta avec attention, parut frappée, puis elle déclara :

—Je ferai ce qu'il faut pour sauver ta dignité et la mienne, celle de notre maison.

Il la baisa sur le front.

—Je n'espérais pas moins de ta sagesse. Et je t'en remercie pour ceux qui sont là-haut. Avec le temps tu oublieras. Et tu verras que Roustan n'est pas un mauvais homme. Et il t'aime comme un fou.

Elle demanda :

—C'est M. Roustan que j'épouse ?

—C'est M. Roustan.

Elle ne fit aucun mouvement. Elle paraissait résignée à tout. Une pensée fixe semblait veiller dans son cerveau. Avant de s'en aller, le frère demanda encore.

—Quelle date fixerons-nous pour la signature du contrat ?

—Le plus tôt possible.

Et Charles s'éloigna. Quand elle fût seule, elle se traîna, chancelante, demi-morte, jusqu'à la fenêtre. Le vieillard était assis en face dans son fauteuil. Son premier regard tomba sur lui. Lui, il avait depuis longtemps les yeux levés sur la pièce comme s'il avait deviné ce qui s'y passait, comme s'il avait pris part au douloureux sacrifice qui venait de s'y accomplir. Son regard était empreint d'une grande tristesse, mais, quand il croisa celui de la jeune fille, il s'alluma soudain comme une étoile qui parvient à percer les nuages, et Claire se sentit réconfortée par cette lueur. On eût dit que c'était un espoir qui venait de rayonner là tout à coup.

XIX

C'est surtout depuis qu'il était presque guéri, depuis que la raison était rentrée dans son crâne fracassé, que le vieillard recueilli dans l'hôtel de Servas avait commencé à souffrir, car la douleur morale avait fait place chez lui à la douleur physique. Ainsi que nous l'avons dit, on s'était peu inquiété de lui depuis que la disparition de Georges de Fresnières avait répandu dans la maison la désolation et la tristesse. Claire n'avait en tête que son amour brisé, et Charles ne songeait qu'à venger l'outrage fait à sa sœur. Il passait tout son temps à rechercher l'avocat, à demander sur lui des renseignements. Il avait appris ce que Roustan lui avait dit et ce que les journaux avaient publié. M. de Fresnières était parti avec une cliente qui était venue deux fois chez lui et dont les beaux yeux l'avait affolé. Cette cliente, on la connaissait dans Paris. Charles l'avait vue plus d'une fois et avait même remarqué sa beauté. Elle portait le titre de comtesse et on la disait mariée à un étranger qui avait disparu depuis. Georges avait dû aller cacher au loin avec elle son criminel amour, mais on ne les retrouvait l'un et l'autre dans aucune des stations à la mode. Nul ne les avait vus, nul n'avait entendu parler d'eux. Nous savons où était l'avocat. Nous savons pourquoi on ne pouvait le rencontrer nulle part ni apprendre de ses nouvelles. Nous dirons pourquoi on ne voyait plus également la comtesse de Crémone.

En quittant le château abandonné où Georges de Fresnières restait enfermé, Roustan avait emmené Georgette avec lui. Ils avaient voyagé ensemble jusqu'à Ternier, puis là ils s'étaient séparés. Pendant qu'André retournait vers Paris, son amie se dirigeait sur l'Allemagne, à Berlin. Elle avait ordre d'y rester jusqu'à ce qu'elle reçut un mot de Roustan l'autorisant à délivrer le malheureux qu'on tenait enfermé. Le jeune homme espérait en effet, à l'aide de ses agissements ultérieurs, pouvoir activer assez son mariage avec Claire pour qu'il ne s'écoulât pas plus d'un mois. Dès que l'union était conclue et qu'il n'y avait plus rien à craindre du côté de Georges, il envoyait une dépêche à la comtesse, et celle-ci accourait à Crémone, faisait briser la porte du cachot de Georges de Fresnières et lui jouait une scène de désolation et de larmes.

Impossible d'échapper à son mari. Le misérable l'avait emmenée avec lui malgré elle, l'avait retenue de force près de lui. Et ce n'était qu'hier soir qu'elle avait pu s'enfuir. Elle avait risqué sa vie pour venir le délivrer. Il devait être sur ses traces. Et il la tuerait, elle le sentait, quand il verrait la prison vide, mais elle ne tenait plus à l'existence. Et, échevelée, la figure inondée de larmes, elle suppliait le jeune homme de fuir, de fuir au plus vite. Georges, qui ne devait avoir qu'un désir en tête : revoir Claire, sautait dans le premier train en partance et arrivait à Paris juste pour apprendre que sa fiancée avait épousé Roustan et était partie pour l'Italie avec lui.

Tel était le plan de Roustan. Nous verrons tout à l'heure comment il aboutit. Revenons d'abord au vieillard délaissé par Charles et par Claire. L'infortuné s'était aperçu, dès les premiers jours de sa convalescence, que le deuil était entré dans la maison hospitalière qui l'avait reçu, mais de quelle nature était ce deuil ? Il l'ignorait. Maintenant qu'il n'avait plus l'inquiétude d'être pris pour un vagabond, pour un criminel et la crainte d'être arrêté comme tel, maintenant qu'on le connaissait pour Jacques Bernard, l'ancien zouave dont il avait pris les papiers, toute sa pensée s'était concentrée sur le motif qui faisait pleurer Claire et rendait Charles tout pâle et tout fiévreux.

Si les deux jeunes gens ne faisaient guère attention à lui, il ne perdait de vue aucun de leurs mouvements. Son regard, constamment levé sur les fenêtres de l'hôtel, les suivait pour ainsi dire pas à pas. Il ne s'occupait que d'eux, ne pensait qu'à eux. La personne qui le soignait le trouvait étrange par moments ; elle en avait presque peur. Cette fixité de pensée lui paraissait extraordinaire. Elle avait d'abord attribué les allures du vieillard à un sentiment de profonde reconnaissance qui emplissait son cœur pour ceux qui l'avaient sauvé, mais il y avait dans l'expression de sa physionomie plus que du remerciement. On y lisait de l'affection et presque un véritable amour.

Le matin où avait eu lieu la scène que nous avons racontée entre Charles et Claire, le blessé, qui commençait à marcher, était dans le jardin. Il n'avait pas cessé de passer et de repasser devant les fenêtres du boudoir de la jeune fille. Il avait eu l'intuition qu'il s'agissait quelque question grave ce jour-là. Il avait vu passer devant lui, la figure satisfaite, l'œil brillant de lueurs triomphantes, le visiteur matinal qui n'était autre qu'André Roustan, et la physionomie de cet homme lui avait fait une impression étrange, indéfinissable.

Après le départ de cet homme, à la fenêtre du cabinet,